

Indonésie : une bataille pour la survie

par Franz DÄHLER*, journaliste, Kriens

Depuis la fin 1997, l'Indonésie (208 millions d'habitants, 17 000 îles) est secouée par une série de crises économiques et politiques qui la précipitent dans le chaos. Quelles sont les forces en conflit ? Y a-t-il encore de l'espoir ? Et comment les Eglises chrétiennes pourraient-elles trouver un nouveau souffle ? Le point avec un observateur privilégié.

En 1960, avec un revenu annuel de 100 dollars par habitant, l'Indonésie faisait encore partie des pays les plus pauvres ; quelques années plus tard, sous la présidence de Suharto (1966-1998), elle rejoint les « dragons asiatiques » avec un revenu annuel de 1100 dollars par habitant : une croissance économique que la Banque mondiale, en été 1997, qualifie de miracle asiatique. Mais fin 1999 déjà, c'est la chute : les banques et les entreprises s'effondrent, la monnaie est dévaluée de 76%, les prix triplent, le chômage double.

Sous la pression d'un mouvement démocratique, Suharto démissionne en mai 1998. Son successeur, Habibie, garantit la liberté de presse, promet des élections générales et reconnaît même l'autodétermination de Timor oriental. Et aux élections de juin 1999, c'est la victoire de l'Alliance démocratique - qui regroupe le Parti démocrate d'Indonésie (PDI), emmené par Megawati Sukarnoputri, la fille de l'ancien président Sukarno (34% des voix), le parti de Abdurrahman Wahid (PKB, 13%) et le PAN de Amien Rais (7%) - sur le Golkar (22%), le parti du gouvernement.

A la grande surprise de tous, le nouveau parlement élit comme président Abdurrahman Wahid, un politicien populaire

presque aveugle, surnommé familièrement Gus Dur, chef de la plus grande organisation musulmane du pays, la Nahdatul Ulama (NU). Ce mouvement avait été fondé en 1926 par son grand-père, pour rassembler les forces opposées au nationalisme séculier et à l'islam intransigeant et réformiste. Inspiré par la tradition javanaise de tolérance, il intègre la culture hindouiste, dominante jusqu'en 1500, avec l'épopée et le théâtre d'ombres (wayang), la musique (gamelan) et la danse. En contribuant de façon décisive à la réforme des écoles coraniques, Wahid a jeté les bases d'une nouvelle élite musulmane.

La mission impossible de Wahid

Les défis qui attendent aujourd'hui le président sont quasi impossibles à relever : assainir l'économie, gagner la confiance des investisseurs, ramener l'armée toute-puissante sous contrôle du pouvoir civil, unifier la nation divisée, poursuivre en justice la

* L'auteur a travaillé en Indonésie comme enseignant et aumônier d'étudiants. Il y est encore engagé comme journaliste particulièrement intéressé par les relations entre chrétiens et musulmans.

famille Suharto, lutter contre la corruption et le népotisme, conclure la paix entre musulmans et chrétiens dans les Moluques. Les mouvements ségrégationnistes en Aceh (Sumatra du Nord) et en Papouasie occidentale (autrefois Irian Jaya) représentent un grave danger. Du fait de la richesse de leurs sous-sols (pétrole, étain et or), ces deux provinces sont des piliers de l'économie nationale. Or les affrontements avec l'armée y ont provoqué des milliers de victimes avec, pour seul résultat, l'exaspération des mouvements indépendantistes.

Les débuts de Wahid ont été pleins de promesses. Le cours de la roupie est passé de 15 000 à 7000 pour 1 dollar. L'amnistie des prisonniers politiques a créé un climat de réconciliation et de liberté. Au Timor oriental, Wahid a rencontré le leader indépendantiste Xanana Gusmao. Concernant l'Aceh, il est parvenu à signer un armistice à Genève. Le courage dont il a fait preuve en limogeant le chef de l'armée, le général Wiranto, l'homme le plus puissant du pays, et en assumant la responsabilité des massacres au Timor oriental, lui a valu l'admiration. Wahid a aussi gagné la confiance de l'étranger (par contre, les excuses adressées aux victimes innocentes de la persécution anti-communiste lui ont attiré les violentes réprobations des musulmans intégristes).

C'est beaucoup, et pourtant encore trop peu aux yeux de nombreux Indonésiens. Dans les médias, les critiques d'experts en économie et en politique se font insistantes. A force de déclarations qu'il doit ensuite démentir, Wahid sème régulièrement le doute. Jusqu'à ce jour, aucun grand cas de corruption n'a été jugé. D'après Akbar Tanjung, président du parlement, Wahid a affaibli l'ordre juridique en rencontrant trois fois Suharto pour lui présenter des excuses précipitées (alors que le dictateur et sa famille se sont enrichis pour 40 milliards de dollars).

Aux Moluques, le conflit entre musulmans et chrétiens dure encore. Au début

juillet de cette année, il avait déjà causé la mort de plus de 4000 personnes, le déplacement de quelques 200000 autres, musulmanes ou chrétiennes, et la destruction de centaines de mosquées et d'églises. Plus que d'une guerre de religions, il s'agit à l'origine d'un conflit entre les ethnies autochtones (50% chrétiennes et 50% musulmanes) et les immigrants musulmans de Sulawesi et de Java, qui se consacrent surtout au commerce et ont une position économiquement dominante. A Java, avec le consentement et l'aide de l'armée, une milice pour la guerre sainte s'est formée ; elle attaque les villages chrétiens des Moluques et, depuis mai, ceux du Sulawesi (Poso). Les forces armées de l'ancien régime, qui opèrent en Papouasie occidentale et sont derrière l'assassinat des collaborateurs de l'ONU au Timor occidental, sont suspectées.

Des conflits sanglants

Partout dans le pays, les germes de division, énergiquement réprimés par Suharto, ont éclaté comme des volcans en éruption. A Kalimantan, des conflits sanglants ont opposé les autochtones Dayak (1/3 musulmans, 1/3 chrétiens et 1/3 animistes) aux réfugiés musulmans de Madura. Musulmans et chrétiens unis contre les Madurais, le clivage ne passe donc pas nécessairement entre les religions mais plus souvent entre les ethnies, dont certaines se sentent désavantagées. Le climat de violence prend toujours plus d'ampleur. Des collaborateurs de la Mission de Bâle écrivent de Sulawesi : *Souvent on reste muet d'effroi à voir comment une «société de l'harmonie» s'est transformée en une société de «l'homo homini lupus». Presque plus personne n'ose protester sur la voie publique ou même se disputer, de peur que cela ne dégénère aussitôt en une escalade de violence.*

En outre, la population a le sentiment que l'économie ne progresse pas, alors

qu'en réalité elle a connu cette année une croissance de 4,1%. La faute en incombe à la dévaluation de la roupie (au début octobre 2000, on payait 9 000 roupies pour 1 dollar) et à de graves cas de corruption à la Banque de Bali et dans l'administration. Peut-on encore parler d'espoir ?

L'analyse des principaux facteurs de la culture indonésienne peut apporter un éclairage. Même si les îles ne sont pas toutes liées par une même histoire culturelle, la dislocation du pays est bien un processus violent et non pas naturel, comme d'aucuns l'imaginent. Il s'agit d'un retour à un esprit de clan, d'un repli sur une culture unidimensionnelle contraire à l'histoire de l'Indonésie. D'où le gigantesque flux de déplacés appartenant à des minorités ethniques et religieuses.

À part la Papouasie occidentale où subsiste une mince couche mélanésienne qui a peu de traits communs avec les autres cultures, les grandes îles de Sumatra, Java, Kalimantan, Sulawesi et les Moluques sont étroitement liées les unes aux autres par l'histoire. De 700 à 1300, le royaume bouddhiste Sriwijaya comprenait une grande partie de l'Indonésie ; de 1300 à 1500, le royaume hindouiste Majapahit s'étendait sur tout l'archipel, à l'exception de la Papouasie occidentale. Même l'islam, établi à partir de 1500, était parvenu à intégrer des éléments de l'ancienne culture, telles les structures villageoises, les fêtes communautaires et les rites funéraires. Toutes les îles pratiquaient d'intenses échanges économiques et culturels. Et même si, plus tard, les bouddhistes et les hindouistes ont combattu la domination musulmane, l'intégration et la fusion des cultures l'ont emporté. Au XV^e siècle déjà, le poète javanais hindou Empu Tantular pouvait affirmer que le génie de l'Indonésie consistait précisément dans son caractère multiculturel.

L'identité javanaise est caractérisée par le multiculturalisme et l'harmonie. Java, à

peine trois fois grande comme la Suisse pour 100 millions d'habitants, joue un rôle culturel de premier rang. Dans la région centrale de l'île, du moins, la «mentalité javanaise» l'emporte sur la musulmane. Elle se caractérise par la recherche de l'harmonie avec le monde des dieux, présent aussi bien dans le cosmos que dans la société. D'où les efforts pour éviter les conflits et respecter l'autorité.

Comme les rois d'autrefois, Suharto a su utiliser ce désir d'harmonie pour affermir son pouvoir et bâtir sa richesse. Ses propos «pieusards» ne manquaient jamais d'évoquer la foi en Dieu qui cautionnait son pouvoir. Sur ce point, Wahid prend le contre-pied. Son ouverture et sa liberté à reconnaître de possibles erreurs sont précisément ce dont a besoin aujourd'hui l'Indonésie. Elles rendent possible la tolérance religieuse et un syncrétisme qui ne se réclame pas d'une seule vérité absolue. Par de nombreux chemins spirituels de type mystique, l'homme cherche un Dieu qui se manifeste à l'intérieur de lui-même. C'est ainsi que de nombreuses familles javanaises n'ont aucun problème lorsque leurs enfants appartiennent à des religions différentes.

Fondamentalistes et substantialistes

Du point de vue politique, ces forces se retrouvent surtout dans le Parti démocratique, opposé à une islamisation de l'Indonésie. L'islam (80% de la population) ne constitue cependant pas une entité monolithique. Le principal courant est constitué par le parti de Wahid, le rassemblement NU. Au cours d'une conversation nocturne, Wahid me disait : *La foi est une affaire si fondamentale, qu'on doit pouvoir la choisir librement. C'est pourquoi l'islam ne doit pas devenir religion d'Etat et doit renoncer à vouloir dominer un pays.* Des théologiens musulmans influents comme

Nurcholish Madjid prônent une pensée inclusive, qui accepte les autres religions comme des partenaires.

Malgré tout, un courant légaliste, qui prend le Coran à la lettre et parle de *sharia* (loi) et de *jihad* (guerre sainte), s'est renforcé. Ses partisans, appelés «scripturalistes», entretiennent une mentalité d'exclusion : à Noël 1997 et 1998, ils avaient interdit de saluer les chrétiens. Ils s'opposent aux «substantialistes» qui, dans la mouvance du soufisme, reconnaissent l'amour et la justice dans le fonds commun à toutes les religions. Parmi les «scripturalistes» déclarés, on trouve la Mission islamique (Jami'at tabligh), un groupe de militants qui a des contacts avec l'armée, le KISDI (Comité pour un monde islamique solidaire), le Conseil des intellectuels musulmans (MUI), autrefois partisan de Suharto, et le mouvement Muhammadiyah, qui professe un islam strictement réformé. Leurs forces se regroupent dans le PAN, le parti de Amin Rais.

Eviter le manichéisme

Il ne faudrait cependant pas considérer de façon trop simpliste les oppositions entre musulmans. On trouve des partisans du dialogue parmi les Muhammadiyah et dans l'organisation des intellectuels. L'ancien recteur de la Faculté de philosophie à Djakarta, Franz Magnis Suseno s.j., et le soussigné en ont fait l'expérience : même des musulmans stricts sont abordables dans la mesure où on fait un pas dans leur direction. Une évolution est possible, elle dépend de notre attitude. Dans mes contacts avec des étudiantes musulmanes qui portent le voile, j'ai trouvé une ouverture pleine de fraîcheur et presque amicale.

Dire, comme on le fait d'ordinaire, que l'Indonésie est musulmane, vaut pour la démographie mais certainement pas pour la géographie. De vastes régions de l'archipel

ne comptent pas de majorité musulmane, par exemple la plupart des îles au sud-est de Java, une partie des Moluques, Manado, et la Papouasie occidentale. Les Batak du nord de Sumatra, les Dayak de Kalimantan et les Toraja de Sulawesi sont pour la plupart chrétiens ou animistes. Grâce à leur bonne formation, les chrétiens jouent un rôle important même s'ils sont peu nombreux (10%). De nombreux jeunes fréquentent avec ferveur des services religieux chaleureux mais à religiosité trop intériorisée.

Les Eglises, qui sont restées longtemps repliées sur elles-mêmes dans une attitude défensive, recherchant la protection de l'armée, se trouvent aujourd'hui dans une phase dynamique. Les attaques de l'islam ont suscité une prise de conscience : les Eglises devraient mieux faire rayonner leur chaleur et manifester plus clairement leurs convictions sociales. Dans la mesure où elle n'est pas favorable aux ghettos, la société indonésienne leur offre pour ce faire de réelles opportunités. Marchés villageois, aide mutuelle entre voisins, fêtes communes, palabres, humour (une des forces de Wahid) sont un vrai élixir de vie. Un prêtre catholique, le père Mangunwijaya, auteur connu de nouvelles et pédagogue, décédé en janvier 1999, jouissait auprès des musulmans d'une grande estime pour avoir défendu des pauvres. Il s'était battu pour la survie de 5300 familles, toutes musulmanes, spoliées de leurs terres et de leurs moyens de subsistance par la construction du barrage de Kedung Ombo. Le témoignage de sa vie a ouvert la route à un rapprochement des positions.

Restent la jeunesse et les étudiants. Démobilisés politiquement par l'ancien régime, ils se sont soulevés avec une telle force et une telle ténacité, pendant que les politiciens et l'armée pliaient devant Suharto, que le despote en a été balayé.

F. D.

(traduction : P. Emonet)